

## Souvenirs de Roger BARET

1er octobre 1934

Le 1<sup>er</sup> octobre 1934 était un lundi. C'est donc le dimanche après-midi qu'il a fallu intégrer l'Ecole. Mon père m'y a conduit, tout ému de retrouver les lieux qu'il avait fréquentés près de trente ans auparavant. Il fut un peu étonné de constater que peu de choses avaient été changées. Un portail d'entrée, large et moderne remplaçait la barrière qui, dans son souvenir, n'était d'ailleurs pas tout à fait à la même place. Devant le réfectoire, un tennis bien entretenu, prolongé par un terrain de basket-ball amenèrent sur ses lèvres un sourire étonné qui devint bientôt admiratif quand nos découvrimmes un deuxième court et un mur de pelote basque de l'autre côté des bâtiments, au dessus du vallon et du champ de mandariniers.. Au réfectoire, il se souvenait de grandes tables de bois et de bancs, en bois aussi.

Les dortoirs n'avaient pas changé, mais chaque normalien avait maintenant une armoire individuelle presque neuve. Mais surtout, sur les paliers, des lavabos en porcelaine blanche remplaçaient ce qu'il décrivait comme des sortes d'auges ou d'abreuvoirs en cuivre rouge, au dessus desquels un tuyau percé de petits trous laissait gicler de petits jets d'eau.

Peu à peu les nouveaux "tyrons" sont arrivés et cherchent timidement leurs places dans les dortoirs et les salles de classe.. Je retrouve avec plaisir le groupe des "maison-carréens", Des vieux amis dont trois se connaissent depuis l'Ecole maternelle et ont fréquenté l'Ecole primaire de Belfort où ma mère et mon père ont exercé pendant plus de douze ans. Il y a, par ordre alphabétique, Baret, Béraud, Chambon, Debrac, Fotius, Neretti, et Richart.

Le directeur, Monsieur Dumas est un chaïb respecté et craint. Il est intransigeant, sévère, un peu hautain mais juste.

Il applique sans états d'âme le règlement intérieur des Ecoles normales qui date, paraît-il, de 1885 et il fait respecter les coutumes qui se sont peu à peu glissées dans la vie des normaliens.

On n'ose pas croire qu'il regrette le temps des uniformes, mais il n'est pas rare qu'il vienne, le dimanche matin, au moment de la sortie, déambuler dans la galerie, près du réfectoire pour vérifier que la tenue des permissionnaires est bien correcte : cravate, souliers bien cirés, pas de foulards flottant librement, ni de manteau jeté négligemment sur les épaules. Dans l'école, pas de tenue débraillée : les blouses noires doivent être boutonnées régulièrement et serrées avec une ceinture et non une vague ficelle. Bien sûr pas de pieds nus dans des sandales découpées ni d'espadrilles à semelle de corde. !

Mon premier contact avec le "chaïb" fut plutôt décevant. Ce fut durant son premier cours de pédagogie. Plutôt un discours de bienvenue, un encouragement presque paternel...

J'inaugurais mon premier cahier de normalien, un de ces cahiers épais, avec une couverture cartonnée portant fièrement la mention :

### ECOLES NORMALES d'Alger Bouzaréa

Tout le monde prenait des notes fébrilement, respectueusement, en trempant nos plumes neuves dans l'encre de couleur indéfinissable (entre le marron le mauve et le violet) qui était paraît-il fabriquée à l'Economat avec des ingrédients inédits où entrain du jus de betteraves. Personne n'a jamais vérifié !

J'écris vite, mais j'écris très mal. Je peux prendre un cours ou un discours presque aussi vite qu'une sténo, mais le résultat n'est lisible que par moi-même.

Monsieur Dumas marqua une pose, les mains bien à plat sur son bureau, puis il se leva lentement, descendit de son estrade, et se mit à parcourir les allées entre nos pupitres, en jetant de temps en temps un coup d'œil sur les cahiers bien étalés. Parvenu à mon niveau, il marqua un temps d'arrêt et se pencha sur mon cahier en disant :

*Eh ! Bien ! Mais ! Monsieur Baret, vous écrivez bien mal ! ”.*

On nous avait prévenus que lorsqu'il commençait une phrase par : “*Eh ! Bien ! Mais !*” il fallait s'attendre à des reproches ou des sanctions.

Je me faisais tout petit avec un air le plus innocent possible, mais la suite me laissa sidéré. Prenant mon cahier entre deux doigts comme un objet répugnant, il en détacha la première page qu'il laissa tomber à côté du cahier puis il annonça d'un ton faussement amical :

*“ Vous me recopiez cela en vous appliquant, et vous viendrez me le montrer à mon bureau à la fin de l'étude de ce soir ! ”*

Toute la journée, pendant les cours, je m'exerçai à écrire du mieux possible, mais le résultat ne fut jamais satisfaisant, même pour mes amis les plus indulgents. En désespoir de cause, ce fut mon vieux copain Fotius qui recopia ma page. Il avait, lui, une écriture bien lisible car il s'appliquait tous les jours à écrire une belle lettre à sa fiancée...